

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIV, n° 3/4, 1994 (91/92), p. 775-792.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

JUAN LUIS VIVES

(1492?-1540)

Ricardo Marín Ibañez¹

Vives mérite d'être étudié pour la très grande qualité de sa production littéraire, pour son rôle de grand penseur de la Renaissance et parce qu'il défend des valeurs intellectuelles, morales et esthétiques élevées. De plus, il convient de souligner son actualité, le fait que sa pensée coïncide avec « l'esprit de notre temps » (Zeitgeist) et avec les nouvelles valeurs qui s'imposent aujourd'hui comme la paix, la conduite morale et le dépassement des conflits nationaux et des ethnocentrismes, idéaux qui inspirent en permanence l'action de l'UNESCO.

Sa formation et sa carrière d'enseignant

Juan Luis Vives March est né à Valence, en Espagne, en 1492 ou 1493, les témoignages sur cette date étant contradictoires². Sa ville natale, un port maritime, est une ville ouverte à la Renaissance italienne en raison de ses liens politiques avec l'Italie insulaire et le royaume de Naples, qui faisaient partie à l'époque de l'Espagne. Ses langues maternelles seront le valencien et l'espagnol ; le grec, le français, le flamand, l'anglais et l'italien lui seront familiers ; mais le latin est la langue de communication savante qu'il utilise dans son œuvre avec une maîtrise remarquable. Sa vocation d'Européen multilingue est une constante tout au long de son existence.

Vives appartenait à une famille de Juifs convertis, négociants en tissus³ et jouissant d'une bonne situation économique; ils feront l'objet à plusieurs reprises de poursuites inquisitoriales depuis 1491, année où sa mère abjure le judaïsme, jusqu'en 1524, date à laquelle ses parents et sa grand-mère paternelle sont condamnés⁴. Son rigoureux sens moral trouve son origine dans ses racines judéo-chrétiennes.

Après ses études primaires, qu'il termine à l'âge de 12 ans, Vives étudie la grammaire pendant deux ans, puis les arts pendant trois ans à la toute nouvelle Université de Valence, fondée en 1501 par la bulle pontificale du pape Alexandre VI, où il vit la lutte qui oppose l'enseignement scolastique traditionnel et l'humanisme naissant qui détermine son propre parcours littéraire⁵.

En 1517, il part pour Paris, où il suit les cours de la Faculté des arts en prenant la logique comme discipline principale. Pour protester contre la mauvaise formation dispensée, il rédigera son célèbre pamphlet *Adversus pseudodialecticos* (Contre les pseudo-dialecticiens, Louvain, 1519).

Selon certaines sources, Vives s'inscrit au collège Montaigu⁶. Parmi les maîtres dont il reçoit les enseignements, il faut signaler Nicolas Bérault, formé à l'humanisme italien, mais sa pensée a une autre source; en effet, il découvre dans ce collège, le *Devotio moderna*, mouvement lancé à la fin du XIV^e siècle aux Pays-Bas par Geert Groote et développé par la suite par les « Frères de la vie commune » qui cherchaient à retrouver l'esprit de l'Église primitive, préconisant, face aux subtiles discussions théologiques et philosophiques de l'époque, la pratique de la morale et de la religion, vécues en profondeur. L'œuvre de Thomas

A. Kempis, « L'Imitation de Jésus-Christ », est représentative de ce mouvement qui exerce une très grande influence sur Vives. D'après des travaux récents, il semble avoir eu également des contacts avec le Collège Lisieux, mais il ne se limite pas à un seul établissement et, parmi la cinquantaine de collèges existant à la Sorbonne, il choisit les maîtres les plus renommés.

En 1519, Vives est professeur à l'Université de Louvain, où l'on trouvait les quatre facultés traditionnelles enseignant les arts, la médecine, le droit et la théologie. Vives, grand humaniste, maître dans les disciplines classiques, commentait le matin « Histoire naturelle » de Pline et dans ses classes du soir les « Géorgiques » de Virgile. Pourtant, son nom ne figure pas sur la liste des enseignants. Il est probable qu'il a participé à l'enseignement en qualité de professeur invité à collaborer dans certaines disciplines en raison de son prestige personnel.

A Bruges, il noue une étroite amitié avec Adrien d'Utrecht, recteur de l'Université, appelé à devenir le Pape Adrien VI, auquel il adressera l'une de ses lettres, constituant à la fois un diagnostic lucide porté sur son époque et une indication de la thérapeutique à lui appliquer.

Très sollicité comme professeur particulier, il exerce pour la première fois la fonction de précepteur privé auprès de la famille des Valdaura, commerçants valenciens dont il épousera la fille en 1524. Il aura notamment comme élève Guillermo de Croy, nommé plus tard cardinal archevêque de Tolède et dont le décès privera Vives de bien des opportunités.

L'élément décisif à cette époque est sa relation avec Érasme⁷, dont l'autorité littéraire, la maîtrise de la pensée classique et la profonde connaissance de la théologie étaient incontestées. Vives, à travers Érasme et le cercle des Pays-Bas, peut alors s'imprégner de ce que l'on a appelé « l'humanisme nordique ». L'humanisme italien, qui se caractérise par une grande richesse des idées et des personnalités très diverses, est plus littéraire, plus esthétique ; alors que l'humanisme nordique est considéré comme plus moral, plus théologique, philosophique, politique et social. Parmi les représentants de cet humanisme nordique, Érasme est le théologien le plus célèbre, Budé s'illustre comme juriste, tandis que More apparaît comme davantage tourné vers le social et le politique. Vives se distingue par ses principes moraux et philosophiques, la dévotion étant un trait commun à tous.

En 1523, il se rend en Angleterre à la demande d'Henri VIII et de son épouse Catherine d'Aragon. Le Roi, la Reine et maints grands personnages de la Cour assistaient parfois à ses cours au Corpus Christi College de l'Université d'Oxford, où il commentait les auteurs classiques latins : Cicéron, Quintilien, Virgile, Ovide, Horace.

La formation dispensée à Oxford avait un caractère rigoureux, moral, voire ascétique, qui influencera les habitudes de Vives tout en coïncidant avec elles⁸. Au Corpus Christi College, la discipline était stricte : la journée commençait à cinq heures du matin par la messe ; pendant les repas on lisait et on commentait les textes bibliques ; les promenades se faisaient deux par deux et le règlement exigeait que l'on maintînt l'union et la concorde, en évitant tout ce qui aurait pu contrarier la vie en commun.

Vives dédie au roi Henri VIII ses *Comentaria ad libros De Civitate Dei D. Aurelii Agustini* (Commentaires sur la Cité de Dieu de saint Augustin, Louvain-Bruges, 1521-1522), œuvre qu'il rédige sur les instances d'Érasme et qui est une brillante interprétation critique, historique et philologique surpassant tout ce qui avait été publié auparavant sur ce thème . Il a des relations étroites avec la Cour. Le cardinal Wolsey lui fait l'honneur de lui accorder son amitié et c'est lui qui lui donne son surnom de « doctor mellifluus » parce que sa prose coule comme le miel. Pourtant, malgré sa célébrité mondiale et la pension que les rois lui ont accordée, Vives connaît des difficultés financières.

Dans le brillant cercle culturel humaniste de la Cour d'Angleterre, dont Vives faisait partie, une figure se détache, celle de Thomas More, le plus célèbre des humanistes anglais, le plus admiré et aimé d'Henri VIII qui finira quand même par l'envoyer à l'échafaud parce qu'il désapprouve son divorce d'avec la reine Catherine. Vives désapprouve aussi ce divorce,

raison pour laquelle il est contraint de revenir à Louvain en 1528. Jamais ses liens d'amitié avec les puissants ne le font chanceler dans ses convictions.

Thomas More, qu'il connaissait déjà en 1520, exerce sur lui une profonde influence. Jusqu'à cette date, Vives a développé dans ses œuvres des thèses fondamentalement humanistes, parallèlement à la thématique religieuse, qu'il ne cesse jamais de cultiver. L'essentiel de ses écrits est composé de commentaires sur les auteurs classiques les plus divers, destinés à initier ses élèves au monde gréco-latin. Pourtant, à partir de cette époque, on perçoit davantage le penseur attaché à la rédaction d'œuvres volumineuses sur la philosophie, la morale, la politique sociale et la pédagogie, thèmes qu'il traite depuis le moment où il quitte Bruges jusqu'à sa mort en 1540. C'est la très grande préoccupation sociale de More, fort bien exprimée dans son Utopie, qui laisse sur lui l'empreinte la plus profonde. Utopie est le nom d'une île découverte par un navigateur portugais, qui y commence une nouvelle vie, pure, conforme à une morale et une religion naturelles, en réaction au milieu corrompu, vil et belliqueux dans lequel il évoluait.

Le *De subventionem pauperum* (De la subvention des pauvres, Bruges, 1526) de Vives et de nombreuses lettres consacrées à la pacification témoignent de l'influence politique, sociale et morale de Thomas More. Le titre du chapitre IX du livre premier de cette œuvre traduit la pensée des deux hommes: « Ce que Dieu donne à chacun, il ne le lui donne pas pour lui seul⁹ ».

L'humaniste philosophe

Luis Vives est un philosophe difficile à classer. La formation qu'il a reçue est celle que l'on dispensait à l'époque, notamment à la Faculté des arts de Paris, c'est-à-dire l'étude des différents courants de la scolastique, fondée sur celle d'Aristote, bien que Vives, dans son essai *Censura de Aristotelis operibus* (1538), précise bien sa position : « Ayant examiné cette affaire très attentivement et avec beaucoup de réflexion, je considère qu'Aristote mérite cette primauté¹⁰ », ce qui ne signifie pas que l'autorité pure et simple d'Aristote ou de n'importe quel autre philosophe suffise pour soutenir une affirmation. La vérité est infinie car elle est l'œuvre de Dieu et c'est pourquoi elle dépasse toute capacité humaine et reste toujours à conquérir. Certains en sont venus à parler de système « viviste », mais c'est aller trop loin. Vives reprend ce qu'il juge le plus valable chez divers penseurs et l'articule en une vision chrétienne de l'univers, en partie aristotélicienne, mais où l'on peut déceler des liens ou du moins des concordances avec une grande partie de la pensée classique : Platon, Cicéron, Sénèque, saint Thomas, l'augustinisme et parfois le nominalisme parisien.

Dans son *De prima philosophia* (Bruges, 1531), il définit dès le premier paragraphe son objet et sa méthode. Il se propose d'étudier les fondements de la Nature et, malgré les ténèbres qui entourent notre esprit, il pense que nous devons nous fier à ce que nous pouvons atteindre par le biais de l'expérience et de la réflexion, car ce que la raison ne peut pas démontrer nous entraîne vers les fantasmes et les rêves¹¹. Cette référence à l'expérience dans une œuvre de philosophie est insolite par rapport aux courants de pensée antérieurs et elle présage l'empirisme de la Renaissance.

La mort le surprend alors qu'il rédige son œuvre posthume, dans laquelle il s'est le plus investi. *De veritate fidei christianae* (De la vérité de la foi chrétienne, Bruges, 1540). Il y affirme que la vérité des choses dépasse notre raison. Cette dernière doit s'incliner et découvrir la réalité fidèlement, malgré l'affirmation erronée de certains qui prétendent que l'homme est la mesure de toutes choses. Il rejette la théorie de la double vérité développée par les milieux « averroïstes » de Paris, selon laquelle un principe peut être vrai en philosophie et faux en théologie et inversement. Ces antinomies et ces artifices n'ont pas leur place dans la pensée de Vives.

De l'enseignement qu'il n'a cessé de prodiguer, il nous reste ses « Introductions » et ses « Commentaires » des auteurs classiques. A partir de l'âge de 22 ans, il écrit sans relâche. Son élégance oratoire, la richesse de sa dialectique, sa capacité de persuasion s'inscrivent dans la meilleure tradition classique, notamment celle des auteurs latins considérés à l'époque comme indispensables dans la formation, et dépassent l'aridité de la scolastique nominaliste qui faisait loi à Paris. Cependant, sa vision de l'univers est essentiellement scolastique, puisant dans les courants les plus divers de cette philosophie, et surtout profondément chrétienne.

Parmi ses Introductions, Commentaires et Préfaces, nous citerons ceux portant sur le *Praelectio in leges Ciceronis* (Livre des lois de Cicéron Paris, 1514), *Praefatio in georgica Virgilio* (Les Géorgiques Louvain, 1518) et *In bucolica Virgilio* (Les Bucoliques Breda, 1537), les *Declamationes quinque Syllanae* (Louvain, 1520), ou son *Isocrates oratio Aeropagitica* (Oxford, 1523). En règle générale, sa maîtrise de la rhétorique fait de ces textes un régal littéraire.

Vives, comme Budé, More et Érasme, s'inscrit dans le courant humaniste chrétien. Parmi les œuvres généralement considérées comme religieuses, on peut citer notamment les *Meditationes in septem psalmos paenitentiales* (Louvain, 1517-1518), et les *Exercitationes animi in Deum* (Bruges, 1535).

Les jugements portés par ses contemporains, lorsqu'il est dans la fleur de l'âge, nous aident à comprendre l'importance de Vives. Érasme, qui était si critique, n'hésitera pas à déclarer dans une lettre datée du 13 février 1519, adressée au médecin royal Juan de la Parra, précepteur du prince Fernand de Habsbourg, frère de Charles Quint: « Nous avons parmi nous Joan Lluís Vives, un Valencien, âgé de seulement vingt-six ans mais déjà très versé dans toutes les disciplines philosophiques. Il est si compétent dans le domaine des belles lettres, de l'éloquence, du discours et de l'écriture, que je ne vois personne qui puisse lui être comparé ». Thomas More, dans une lettre adressée à Érasme en 1520, déclare « Il n'y a rien chez Vives qui ne procure un grand plaisir à tous ceux qu'il rencontre ; quant à moi son œuvre contre les pseudo-dialecticiens me satisfait particulièrement (...) car y sont traités des thèmes que j'ai moi-même déjà abordés il y a quelque temps, avant même d'avoir lu Vives, en avançant les mêmes arguments¹² ».

Le pacifiste

Luis Vives écrit beaucoup à ceux qui, pendant la première moitié du XVI^e siècle, tiennent entre leurs mains les destinées de l'Europe. Toutes ces lettres, dont certaines sont de véritables traités, ont en commun sa recherche de la paix que tous semblent s'acharner à détruire. L'Europe, déchirée par des luttes sans fin, préoccupe profondément Vives qui écrit sans trêve, se permettant, grâce à son ascendant intellectuel et moral, de prodiguer des conseils aux rois et au Pape.

En 1522, de Louvain, il adresse au Pape Adrien VI sa lettre *De Europae statu ac tumultibus* « Nous te demandons et nous attendons de toi deux choses : que les princes fassent taire les armes et que les conflits entre les personnalités privées soient apaisés¹³ ».

A Henri VIII d'Angleterre, il écrit *Ad Henricum VIII angliae regem, de rege Galliae capto* au sujet de l'emprisonnement du Roi de France, François Ier, par Charles Quint en 1525. Il l'avertit en ces termes : « Ce qui est arrivé au Roi de France peut arriver à n'importe lequel d'entre vous¹⁴ » et il l'exhorte à user de la victoire avec modération et à ne pas s'acharner sur une nation innocente et sans défense. Il écrit à nouveau au Roi en 1525 : « Avec la même ardeur que celle que j'ai montrée en tout temps pour exhorter à la paix votre Majesté, ainsi que tous les autres princes auprès desquels j'ai joui d'une certaine faveur, dans la période actuelle où l'on entend à nouveau parler de paix, je vais me réjouir tant pour le bien

public que pour celui de ces princes eux-mêmes¹⁵ ». Cette lettre est datée de Bruges et l'on y trouve cette formule : « Aucune guerre, si heureuse soit-elle, ne doit être préférée à une paix, même désastreuse, car il ne faut pas oublier les peines qu'elle entraîne, les dépenses ou les dangers... Combien sont-ils, qui se sont repentis d'une guerre commencée sous les meilleurs auspices ! Tandis qu'à aucun n'a pesé une paix gagnée au prix de quelque sacrifice !¹⁶ ».

Il dédie son traité *De concordia et discordia in humano genere* (De la concorde et de la discorde dans la race humaine, Bruges, 1526) à Charles Quint, roi des Espagnes et conclut par ces mots : « Rien ne t'inspirera jamais plus d'horreur que la haine et la discorde et rien ne te sera jamais plus cher que la concorde et l'amour¹⁷ ».

Son œuvre *De pacificatione* (De la pacification, Bruges, 1529), adressée à Don Alfonso Manrique, archevêque de Séville, débute par cette affirmation : « Personne ne peut se prétendre chrétien ... ni même humain s'il n'œuvre pour la paix, la concorde, la charité et la bienveillance mutuelle¹⁸ ».

Ces pages sur la paix méritent d'être relues. Par leur richesse dialectique, les multiples arguments avancés, l'exposé des causes de tout ce qui nous éloigne de la paix, la vision d'ensemble qui doit inspirer la politique, elles demeurent un encouragement, un stimulant et un exemple de beauté.

Le pédagogue

Luis Vives est le premier homme de la Renaissance à avoir systématisé la pédagogie. C'est dans son œuvre maîtresse *De disciplinis* (De l'instruction, Bruges, 1531), qu'il dédie au Roi Juan III du Portugal et qui inspire les études de l'Université de Coïmbre, que sa réflexion pédagogique est la plus féconde. Cependant, pour comprendre sa pédagogie, il faut parcourir pratiquement toutes ses œuvres.

Pour Vives, la source du savoir se trouve non pas dans les manuels de philosophie scolastique, ni dans ces interminables controverses dialectiques pleines de subtilités et de futilités de l'Université de Paris, mais chez les grands auteurs grecs et romains. Le savoir s'est lentement forgé au fil des siècles et il faut regarder en arrière, revenir aux sources avec un regard critique pour retrouver dans ce passé fécond des trésors uniques, irremplaçables. Dans le livre premier de *De disciplinis*, il considère que l'on a progressivement oublié cet immense trésor de sagesse classique ou que l'héritage qu'il constitue nous est parvenu dilapidé et il énumère les causes de la corruption des arts : les passions désordonnées qui entravent la recherche de la vérité, l'arrogance des pseudo-dialecticiens, le désir de se distinguer, la subtilité poussée à l'extrême, l'intransigeance, le refus d'admettre la vérité des autres, le manque de sens critique, l'incompétence des professeurs, la haine, l'obscurité d'auteurs comme Aristote et de leurs interprètes, ou encore les falsifications et les modifications apportées aux œuvres originales.

Sa vénération du monde classique se conjugue au sens critique d'un homme de la Renaissance. C'est pourquoi il reste en désaccord sur certains points avec des auteurs consacrés par l'histoire, et singulièrement avec Aristote, malgré l'autorité incontestable de ce dernier sur son époque, comme on peut le constater dans son essai : *Censura de Aristotelis operibus* (Critique des œuvres d'Aristote, Breda, 1538).

Il soumet à une analyse critique chacune des disciplines qui font partie du cursus universitaire (grammaire, dialectique, rhétorique, philosophie de la nature, médecine, mathématiques, philosophie morale et droit civil) et il dévoile petit à petit les causes de leur déclin. Sa critique la plus féroce vise la dialectique, empêtrée dans les futilités et l'insignifiance.

Les pages consacrées à l'enseignement comptent parmi les plus brillantes et les plus intéressantes qu'il ait écrites. La deuxième partie de *De disciplinis* s'intitule *De tradendis*

disciplinis (L'art d'enseigner), mais l'ouvrage tout entier constitue un apport aux sciences de l'éducation. Dans le Livre II, il propose une vision systématique de l'enseignement, qui ne se limite déjà plus à l'université, bien qu'il consacre à celle-ci l'essentiel et le meilleur de sa prose féconde. Il pose d'emblée les thèmes essentiels : « il faut désormais déterminer le contenu de chaque enseignement, la manière dont il doit être dispensé, dans quelle mesure, par quels maîtres et dans quels établissements¹⁹ ».

Sa conception téléologique et théologique est évidente lorsque, dans le chapitre IV, il affirme que Dieu est la finalité suprême et ultime et que les arts doivent le prendre pour référence. Toutefois, s'il existe un trait particulier qui puisse le distinguer des autres humanistes, c'est la nature morale de sa pédagogie. L'exigence morale est d'ailleurs un thème présent dans tous ses écrits. Le but des arts est l'érudition, la formation de l'esprit, mais, par-dessus tout, la vertu.

Dans la culture classique latine, ce sont les orateurs qui l'intéressent particulièrement. Chez eux la parole n'est pas un pur jeu littéraire, ni une élucubration théorique ; le discours a une fonction publique, il est destiné à convaincre les masses, à régler les affaires judiciaires, c'est une parole agissante, qui donne forme à une réalité personnelle et sociale. L'homme public sans la parole est condamné à l'échec, d'où l'intérêt de Vives pour Cicéron, dont il commentera de nombreuses pages et auquel il consacra bon nombre de ses Introductions, reprenant des leçons données à l'université. Il s'inspirera également de Quintilien. Dans le monde grec, les discours d'Isocrate stimuleront sa plume.

Le thème auquel il porte le plus grand intérêt et consacre un nombre de pages considérable tout au long de son œuvre, est celui du maître. « Les maîtres doivent non seulement avoir la compétence voulue pour bien enseigner... mais ils doivent aussi avoir des mœurs irréprochables. Leur premier souci doit être de ne dire ou faire aucune chose susceptible d'indigner ou de scandaliser celui qui les entend, et de ne rien réaliser qui ne se puisse imiter²⁰. Il est souhaitable que ceux qui sont promus au rang de maître le soient non seulement pour leur enseignement, mais aussi pour leur conduite vertueuse, car un enseignement qui ne correspond pas à façon de vivre est pernicieux²¹ ». L'œuvre se termine par un essai, *Vida y costumbres del humanista* [La vie et les mœurs de l'humanité] qui décrit le professeur idéal, c'est à dire Vives lui-même²².

Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à reconnaître que l'enseignement et l'orientation doivent être étroitement liés. Le professeur ne se borne pas à enseigner. Pour s'acquitter de sa mission première d'éducation, il doit devenir un guide qui aide chacun à prendre des bonnes décisions concernant ses études, sa profession et sa vie. L'orientation d'un élève implique que l'on fasse le diagnostic de ses capacités et de ses intérêts, qu'on lui indique les études lui convenant le mieux et les débouchés qui permettront son insertion professionnelle et sociale : « L'enfant doit passer un ou deux mois au collège afin que ses aptitudes intellectuelles et morales puissent être jaugées. Les maîtres se réuniront en secret quatre fois dans l'année pour échanger leurs impressions au sujet des possibilités de leurs élèves respectifs et décider de la méthode à utiliser pour chacun selon les aptitudes mises en évidence²³ ». Luis Vives consacre de nombreuses pages à cette question, notamment tout le chapitre IV du Livre II de *De disciplinis*, où il indique comment l'on peut déterminer les études qui conviennent le mieux à chacun. Il faut faire participer l'élève à des activités variées pour observer ses réactions. L'arithmétique est l'une des premières matières qui permettent de repérer le talent. Il reconnaît avec Quintilien que la mémoire est fondamentale, tant pour percevoir facilement les choses que pour les retenir fidèlement. Les jeux qui font apparaître la vivacité d'esprit sont un révélateur du plus grand intérêt car, en l'occurrence, les enfants, rivalisant avec d'autres, agissent avec spontanéité et sans la moindre simulation. L'émulation stimule et met en lumière leur intelligence, leur comportement, leur aptitude à commander, à diriger, à prendre des initiatives et, en définitive, fait ressortir ce qu'ils sont véritablement.

La liberté est une condition essentielle et ceux qui exercent la fonction pour laquelle ils sont les plus doués font mieux tout ce qu'ils ont à faire. Le professeur doit faire preuve d'une grande prudence et ne pas se précipiter, car il est certain qu'il ne faut pas désespérer trop vite d'un esprit dont l'intelligence apparaît douteuse, voire faible, ni placer trop vite des espoirs excessifs dans un esprit doué. Tant dans la société qu'à l'école, on a vu bien des cas où l'esprit et les mœurs d'un individu changeaient, certains, sous-estimés au départ, parvenant à avoir finalement de bonnes performances. Vives insiste sur le risque qui consiste, pour les parents, à vouloir imposer des études à leurs enfants, dans certains cas en raison d'un amour excessif, car ils aspirent au meilleur pour eux, et dans d'autres parce que la coutume de l'époque voulait que l'on destine un enfant à la carrière militaire, un autre à l'Église, un autre encore au commerce et un autre à la carrière littéraire, en ne prenant en compte ni les aptitudes ni les goûts des intéressés, comme si n'importe qui pouvait faire n'importe quoi.

Vives aborde une question qui a fait l'objet de nombreux travaux de la psychologie moderne, celle de l'influence qu'a l'opinion du professeur sur les performances de l'élève. Il souligne qu'une fois l'élève orienté vers un type d'activités, son père comme son professeur doivent concevoir les espoirs les plus élevés. Une fois admis à l'école, aucun élève ne sera mis à la porte sans que l'on ait sérieusement essayé de le faire progresser, tant sur le plan des connaissances que sur celui du comportement.

Chacun doit bien être conscient de sa propension au mal, de sa propre vulnérabilité. On évoque sans cesse l'optimisme de l'homme de la Renaissance, sa réhabilitation de la condition naturelle, mais cet autre versant, le côté négatif, les passions, les mauvaises inclinations, sera toujours pris en compte. Le professeur doit reconnaître les bonnes et les mauvaises tendances, les traits positifs pour les encourager et les négatifs pour les changer.

Il est important - et sur ce point Vives rejoint la psychologie humaniste contemporaine - que l'élève se sente apprécié, estimé. Il recommande donc que le maître porte à l'élève une affection paternelle, qu'il ait pour lui un amour qui encourage les sentiments les plus nobles, sans négliger ce qui peut être corrigé et amendé. Le maître doit gagner l'affection de l'élève en lui manifestant sa bienveillance et les élèves, à leur tour, aimeront et révéleront le maître.

Vives s'intéresse aussi de près à la question de l'implantation des écoles, qui doivent être installées dans un endroit salubre. Cet impératif sanitaire avait encore plus d'importance à l'époque en raison des risques d'épidémie. Les écoles seront construites dans des zones où l'on trouve en abondance des aliments sains, séparées de tout voisinage bruyant et éloignées des voies publiques : « Que personne ne s'étonne que l'on recherche avec tant de soin l'endroit où doit naître et croître la sagesse, tout comme l'on recherche le lieu où installer la ruche pour que les abeilles nous donnent leur miel²⁴ ». L'influence de l'environnement sur l'éducation, qui fait aujourd'hui l'objet de tant de recherches, était déjà prise en compte dans la pédagogie de Vives.

Son goût pour l'empirisme est évident dans ses méthodes de travail, caractérisées par le souci constant de prendre en compte les expériences menées dans son entourage et de mettre en pratique ce que l'on appelle actuellement la « recherche orientée vers l'action » : observer la réalité, déceler les problèmes qu'elle pose, établir des modèles d'action et les confronter avec la réalité. Il insiste sur le fait qu'il faut d'abord réaliser une foule d'expériences et d'observations avant d'en déduire des règles universelles.

Sa tournure d'esprit empirique apparaît clairement dans son traité *De anima et vitae* (L'Âme et la Vie, Bruges, 1538) qui débute par cette affirmation méthodologique : « Tout ce qui n'est pas de nature fortuite pouvant être perçu par nos sens ou qui ne découle pas de tels phénomènes fortuits ne peut être connu de nous que par son fonctionnement²⁵ ». Vives consacre le livre III à l'étude des fonctions que nous partageons avec les animaux, les diverses fonctions mentales et en particulier les passions. Par ses qualités d'observation et d'analyse personnelle qui arrivent à maturité, ce livre constitue l'une de ses œuvres les plus brillantes.

Un thème essentiel, étonnamment actuel et représentatif de la pédagogie de Vives, est celui de l'apprentissage du langage, qui est indissolublement lié à la raison, nous distingue des animaux et représente un outil indispensable de la cohabitation humaine. L'élève doit se voir proposer de bons modèles linguistiques et de conduite, non seulement par ses parents et ses maîtres, mais aussi par toutes les personnes avec lesquelles il vit. La langue est le sanctuaire de l'érudition : « L'idéal serait que la race humaine ne parle qu'une seule langue et, si cela était impossible, qu'il en existe au moins une que la majorité des peuples et des nations utiliseraient indistinctement²⁶ ». La langue œcuménique, dont il va jusqu'à énumérer les caractéristiques, la langue idéale, devrait être le latin, car elle est connue d'un grand nombre de personnes et de pays. Il n'existe pratiquement pas d'art ni de science qui ne possède, dans cette langue, des monuments littéraires. Ce serait un péché de ne pas la cultiver ou ne pas la préserver. Il déplore que musulmans et chrétiens ne parlent pas une langue commune mais comme l'idéal est impossible à atteindre, il demande que l'on crée dans la plupart des villes des écoles d'enseignement des langues, non seulement des trois les plus courantes, le latin, le grec et l'hébreu, mais aussi de l'arabe, et même des différents dialectes.

L'enfant doit être éduqué de l'âge de 7 ans jusqu'à celui de 15 ans, ce laps de temps dépendant toutefois des aptitudes de l'enfant. Les langues maternelles, les langues nationales, les langues latine et grecque sont fondamentales : « Le latin s'est enrichi par les apports du grec, tout comme il a enrichi les autres langues d'Europe et en particulier ... l'italien, l'espagnol et le français. Ceux qui parlent ces langues gagneraient beaucoup à se familiariser avec la langue latine, aussi bien pour la comprendre correctement que pour avoir accès à tous les arts et donner plus de pureté et d'ampleur à la langue nationale à laquelle le latin a donné souche²⁷ ». De l'apprentissage de l'écriture jusqu'aux études universitaires, Vives énonce pour tout des règles précises, minutieuses, décrivant concrètement les méthodes d'enseignement et d'apprentissage, indiquant avec précision les auteurs et les passages recommandés, ainsi que les attitudes que l'élève doit adopter face à l'étude.

Au cycle d'enseignement précédant les études universitaires, il consacre une œuvre intitulée *De ratione studii puerilis* (De la raison des études enfantines, 1523), qui se compose de deux courts traités. Le premier est un programme d'études destiné au précepteur de la princesse Marie, fille des souverains d'Angleterre et future épouse de Philippe II. L'apprentissage débute par la lecture des lettres. Ensuite, on passe des syllabes et des mots aux parties du discours, en faisant alterner lecture et écriture. Viennent ensuite les déclinaisons, la conjugaison des verbes, la syntaxe et la traduction de l'anglais vers le latin. Il recommande l'étude de Cicéron, Sénèque, Plutarque, Platon, saint Jérôme et saint Augustin. Chez les modernes, il n'oublie ni « *Enchiridion* » d'Érasme, ni « *Utopie* » de Thomas More. L'élève aura toujours un dictionnaire à portée de main pour vérifier le sens de tout mot inconnu.

Pour parer aux inconvénients d'un enseignement particulier, d'autres jeunes filles à la conduite irréprochable étudieront avec la princesse, ce qui créera une certaine émulation entre elles, leur permettra de mieux se connaître, leur donnera envie de se surpasser et évitera l'arrogance que crée l'isolement.

La deuxième partie de *De ratione studii puerilis* (De la raison des études enfantines) traite d'abord de la religion et recommande la piété et la présence aux actes liturgiques. Elle rappelle qu'il faut aimer le travail, car Dieu n'accorde pas ses bienfaits aux oisifs. L'élève doit s'attacher à étudier les lettres mais aussi à devenir vertueux. La mémoire est un thème récurrent chez Vives, car elle est le dépositaire de toute érudition et, grâce à un entraînement constant, elle peut être améliorée. Il précise comment l'élève doit prendre des notes : seront relevés les termes, les expressions, les idées et tout ce qui mérite d'être retenu. Il lui recommande de s'entraîner à écrire rapidement et de ne jamais s'approcher d'un professeur sans être muni d'une plume et de papier, afin d'éviter que les paroles du maître ne s'envolent

et lui échappent. Il le presse de poser des questions, « ne sois pas honteux, ce n'est pas le fait de demander qui est déshonorant, mais celui d'être ignorant²⁸ ».

Le style de Vives est oratoire, émaillé de citations et contenant force arguments persuasifs. C'est ce qui explique sa dévotion pour le grand maître Cicéron et pour Quintilien, auteur de *Instituto oratoria* (Institution oratoire). La vie publique oblige à former des orateurs. Aussi bien pour ses élèves particuliers appartenant à la royauté et à la noblesse que pour ceux de l'université, la formation oratoire était décisive. C'est pourquoi il rédige son œuvre *De ratione discendi* [L'Art de parler, 1532]. Il rappelle dans la dédicace que ce sont la justice et la parole qui lient la société humaine, mais que, des deux, la seconde est la plus influente. Celui qui sait le mieux parler triomphe parmi les hommes. Dans l'étude de la rhétorique, Aristote est l'un des plus grands maîtres. Il ne s'agit pas de produire un verbiage insipide : l'orateur tirera ses arguments des grands problèmes de la philosophie, de la connaissance de l'antiquité classique et de l'expérience de la vie. Ce n'est pas un hasard si les grands orateurs d'Athènes et de Rome vécurent pendant les grandes périodes de liberté et de puissance. Vives reprend dans la tradition tous les apports qui lui semblent importants, toujours dans un but pratique et il déclare que tous ses préceptes tendent à améliorer le discours et à accroître son impact immédiat. Alors que certains auteurs préparaient leurs élèves à plaider devant les tribunaux ou dans un but politique, Vives prétendait former l'orateur à toutes les fonctions de la vie publique.

L'important, dans le langage, est de communiquer les idées, qui sont l'âme et la vie des paroles; sans les idées, les paroles sont creuses, vides de sens. Selon une maxime classique, l'orateur est un honnête homme passé maître dans le discours (*vir bonus peritus dicendi*). C'est une idée qu'il reprendra et qui sera le fil conducteur d'une grande partie de son œuvre.

Il y eut plus d'une centaine d'éditions de ses *Exercitatio linguae latinae* (Exercices en latin, 1538) et ceux-ci servirent à enseigner le latin à de nombreuses générations de l'ancien continent et du nouveau. Ses deux derniers dialogues traitent de « L'Éducation » (XXIII) et des « Préceptes de l'éducation » (XXIV). Dans l'avant-dernier, il affirme que les richesses authentiques sont : la sagesse, l'amour de Dieu, de la patrie, des parents et des amis, la justice, la tempérance, la libéralité, la magnanimité... Il ne cesse de prôner ces valeurs tout au long de son œuvre.

Le dialogue ci-après, échangé lors de l'arrivée de l'enfant à l'école, illustre bien l'optimisme pédagogique de Vives: « Le père : Voici, mon fils, l'atelier où l'on forge les hommes. Celui que tu vois là-bas est le maître forgeron. Dieu vous garde, maître. Découvre-toi, petit, et plie le genou droit comme je te l'ai appris ; redresse-toi maintenant... Je vous amène mon fils pour que de cet âne qu'il est vous fassiez un homme à part entière. Filopono (le maître): Je m'occuperai de lui avec le plus grand soin. Cela sera fait ; cet âne deviendra un homme ; de mauvais, il deviendra bon et homme de bien. N'ayez pas le moindre doute à ce sujet²⁹ ».

L'« éducation permanente » est une idée contemporaine capitale dont l'UNESCO a été le principal initiateur et l'ardent promoteur. Elle a également été défendue de façon répétée par Luis Vives pour qui il ne faut jamais cesser d'étudier : l'étude ne prend fin qu'avec la vie. La sagesse, toujours objet de conquête, a trois facettes : savoir, parler et faire le bien : « L'humaniste sera avide de savoir et il n'imaginera pas un instant être parvenu au sommet de l'érudition. Sénèque a dit, un jour, une grande vérité : nombreux seraient ceux qui pourraient parvenir aisément à la sagesse, s'ils ne s'étaient persuadés déjà la posséder. Et ce même Sénèque déclare dans l'une de ses lettres à Lucilius : « tu dois apprendre tant que dure ton ignorance ; et si nous en croyons le dicton, tant que dure ta vie. En vérité, il n'y a dans la Nature aucune connaissance si accessible et facile qu'elle ne puisse occuper toute la durée de la vie d'un mortel³⁰ ».

L'humaniste doit être un modèle pour tous. On ne peut dire d'une époque que c'est l'âge d'or simplement parce qu'on y fait étalage d'érudition. Le siècle est d'or quand les savants mettent en pratique dans la vie la doctrine qu'ils professent, et quand ceux qui les voient et les entendent se sentent obligés de s'exclamer : voilà des gens qui parlent comme ils vivent et vivent comme ils parlent.

L'humaniste doit être critique, car il ne peut se contenter d'être un auteur, ni limiter sa réflexion personnelle ; il doit formuler un jugement en faisant abstraction de l'opinion des autres et même de ses propres conclusions, lorsque la réflexion l'amène à constater qu'elles sont dépassées.

Dans *De institutione feminae christianae* (L'Institution de la femme chrétienne, 1523), il prodigue des conseils sur la façon dont la femme doit être éduquée et la conduite qu'elle doit avoir lorsqu'elle est jeune fille, épouse et veuve. Son éducation commence dès la naissance; pendant les premières années, le jeu est essentiel mais elle doit se divertir de façon à se préparer à ses futures tâches domestiques. A l'âge de sept ans, elle sera initiée tant aux belles lettres qu'aux travaux manuels propres à la condition féminine de l'époque. La femme ne sera jamais oisive, elle se doit notamment de lire les bons livres et tout ce qui peut contribuer à rendre sa conduite meilleure. Il recommande ensuite l'étude des classiques du monde gréco-romain, et en particulier la lecture des pères de l'Église, saint Jérôme et saint Augustin, et celle du Nouveau Testament. Il a dédié cette œuvre à la Reine Catherine, épouse d'Henri VIII, dont il disait s'être inspiré. Il semble curieux que, bien qu'étant chargé d'éduquer une princesse, il insiste sur le fait que la femme ne doit pas se farder, teindre ses cheveux, porter des pendeloques voyantes ou des vêtements luxueux, autrement dit qu'elle doit éviter tout ce qui pourrait apparaître comme signe d'arrogance ou de provocation à ceux qui pratiquent l'austérité vestimentaire. Son penchant ascétique, moral, se manifeste jusque dans ces détails.

Luis Vives dans une perspective historique

Quel est l'impact de Luis Vives sur la pensée européenne et universelle ? A l'occasion du quatrième centenaire de sa mort puis du cinquième centenaire de sa naissance, les travaux et les congrès consacrés à Vives se sont multipliés et ils ont montré que son œuvre demeure vivante en tant qu'apport majeur à la culture universelle. En 1974 s'est tenu à Madrid le VI^e Congrès international d'études classiques, *Homenaje a Luis Vives* [Hommage à Luis Vives]; en 1980, à Wolfenbütteler (Allemagne), un congrès intitulé *Juan Luis Vives* et un autre en 1986, à Bruges (Belgique) : *Érasme in Hispania, Vives in Belgio* [Érasme en Espagne, Vives en Belgique].

Bonilla y Sanmartín a fait une analyse systématique de la pensée de Vives et, en partant d'une classification des sciences, il a montré les multiples facettes de son apport.

A. Lange, qui a le plus contribué à diffuser la pensée de Vives dans le monde germanique, a évalué toute la portée de la philosophie de Vives et mis l'accent sur son importante contribution à la Renaissance. Selon lui, Vives est, jusqu'à l'arrivée de Pestalozzi, la figure la plus éminente de la pédagogie moderne.

L'historien de la pensée espagnole Tomás Carreras Artau lui a consacré une grande partie de son œuvre.

Foster Watson, l'infatigable analyste de Vives, a défendu la signification fondamentale de la pédagogie viviste et affirme que Vives est le père de la psychologie moderne et expérimentale.

Pedro Sainz Rodríguez, dans *Homenaje a Luis Vives*, s'exprime en ces termes: « On peut attribuer la renommée de Vives à la formation de ses disciples et à l'influence qu'il a exercée sur nombre des œuvres maîtresses de son temps. Nous pouvons apprécier le jugement

que ses contemporains portaient sur lui dans, par exemple, les lettres qu'échangeaient Thomas More et Érasme, où tous deux se plaisaient à souligner les talents exceptionnels de leur ami. Ses disciples constituent une véritable pléiade, qui formerait à elle seule un chapitre entier de l'histoire de la culture si nous traçons le portrait de chacun. Dans la culture espagnole, l'œuvre de Vives a toujours suscité le respect et influencé de nombreux penseurs et écrivains³¹ ».

Wilhelm Dilthey soutient que Vives est le premier auteur qui a réellement abordé le domaine de l'anthropologie et que son œuvre marque le passage de la psychologie métaphysique à la psychologie descriptive.

L'école écossaise de Reid, Dugald Stewart et William Hamilton s'est inspirée de Vives et le cite. C'est à travers eux, et aussi directement, qu'il a influencé les penseurs espagnols du XIX^e siècle : Eixalá, Lloréns y Barba, Giner de los Ríos, Menéndez y Pelayo et Balmes.

Ortega y Gasset, le grand philosophe espagnol du XX^e siècle, dans son étude sur Vives, note le caractère exemplaire de la vie et de l'œuvre de cet auteur qui, quatre siècles durant, aura mérité, sans discontinuer et de façon unanime, l'estime des hommes les plus importants : « Avec une clairvoyance surprenante, dès 1531 - pensez qu'en 1531, Vives avait trente-neuf ans - un étudiant de Brunswick choisit Vives comme thème d'une thèse universitaire et le qualifie, dans le titre de son étude, de "philosopho praesertim Anthropologo", "Philosophe et surtout anthropologue"³² ».

Gregorio Mayans y Císcar est celui qui a le plus contribué à faire connaître Vives et à diffuser son œuvre grâce à son édition de J.L. Vivis Valentini. Opera omnia (Valence, 1782-90).

Durant tout le XV^e siècle, après Érasme, qui demeure le maître et le chef de file incontesté, Vives figure parmi les auteurs les plus lus. De son vivant, on compte déjà plus de cent éditions de ses œuvres. Au XVI^e siècle, on dénombre 46 éditions de *Introductio ad sapientiam*, 49 de *Exercitatio linguae latinae* et 32 de *De institutione feminae christianae*, traduites dans la plupart des langues européennes: allemand, espagnol, français, hollandais, anglais et italien.

La traduction espagnole de Lorenzo Riber : Luis Vives, Obras completas (1948) publiée par les éditions Aguilar a également contribué à le rendre actuel. Cette œuvre a fait l'objet d'une réimpression par le Consell Valencia de Cultura.

Vives a été qualifié de pédagogue de l'Europe, expression qui reflète non seulement le cadre géographique à l'intérieur duquel il a évolué, mais aussi sa passionnante tentative de dessiner une nouvelle Europe, dont nous percevons aujourd'hui les valeurs naissantes dans son œuvre.

Je voudrais évoquer un document d'un intérêt particulier, qui coïncide avec les grands axes de la pensée de Vives. Elaboré par le Conseil de l'Europe à l'occasion du 40^e anniversaire de sa création, il s'intitule *Tendances de l'enseignement européen - Tableau général*, et présente sous une forme résumée les projets et les rapports nationaux et les sources de son Centre de documentation. Voici ce qu'on y trouve au paragraphe 2.1.3.: « L'éducation aux valeurs » : L'Europe est plus que le Marché commun. Elle doit être fondée sur des valeurs communes telles que les valeurs découlant du patrimoine juif, grec, romain et chrétien. A titre d'exemple, on peut citer l'acceptation des droits de l'homme, de la démocratie parlementaire, la tolérance, le respect des opinions différentes, la solidarité et l'amour d'autrui plutôt que l'égoïsme et l'accent sur la consommation, le sens des responsabilités, la fiabilité, l'ouverture aux autres cultures et aux autres races et continents. Sans valeurs morales, les êtres humains ne peuvent vivre ensemble en paix en Europe³³ ».

Ces lignes semblent résumer la biographie de Vives et des grandes étapes de son parcours intellectuel.

Le progrès scientifique et technologique, s'il ne va pas de pair avec un développement humain intégral, peut entraîner de graves déséquilibres et même déboucher sur un véritable désastre. Retrouver les racines de la culture européenne et universelle dans ses figures emblématiques et dans les maîtres qui tracèrent de nouvelles voies et formèrent les idéaux les plus élevés est une tâche urgente pour la civilisation contemporaine dont la mission est, certes, de préparer l'avenir, mais dont la rupture avec le passé peut compromettre bien des approches du futur.

La Généralité, l'Université et la Mairie de Valence, sa ville natale, préparent actuellement une édition critique majeure de ses œuvres, accompagnée d'études réalisées par des spécialistes qualifiés, qui contribuera à renforcer et à rendre plus actuel son impact sur les générations nouvelles et qui prouve la valeur que l'on accorde aujourd'hui à son discours et à la richesse des valeurs éducatives qu'il a propagées et défendues dans sa vaste production.

S'il fallait résumer en une seule phrase le message de Vives - humaniste, pédagogue et pacifiste - au monde actuel, nous n'hésiterions pas, même au risque de simplifier, à l'exprimer dans les termes du préambule de l'Acte constitutif de l'UNESCO : « Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix ».

Notes

1. Ricardo Marín Ibañez (Espagne). Professeur de sciences de l'éducation à l'École normale de l'Université de Valence et à l'université de l'enseignement à distance (UNED). Professeur invité dans plusieurs universités des États-Unis d'Amérique et d'Amérique latine. A collaboré avec diverses organisations internationales, telles que l'UNESCO, le Conseil de l'Europe et l'OCDE. Auteur de nombreux ouvrages et d'articles publiés dans des revues spécialisées. Ancien rédacteur de la revue *Innovación creadora*.
2. Pérez García, P. « Joan Luis Vives y su tiempo », dans *Joan Lluis Vives, un valenciano universal* [J.L. Vives, un valencien universel], Ajuntament de Valencia, 1993. (pages 23-24)
3. García, A. *Els Vives, una familia de jueus valencians. Valencia* [Les Vives, une famille de Juifs de Valence], Eliseo Climent, 1983.
4. Pinta Llorente, M. et Palacio, J.M. *Procesos inquisitoriales contra la familia judía de Juan Luis Vives* [Mesures prises par l'Inquisition contre la famille juive de Juan Luis Vives], Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1964.
5. González González, E. *Joan Luis Vives, de la Escolastica al Humanismo* [Juan Luis Vives : de l'école à l'humanisme], Valencia, Generalitat Valenciana, 1987.
6. Bonilla y Sanmartín, A. *Luis Vives y la filosofía del Renacimiento* [Luis Vives et la philosophie de la Renaissance], tome I, Madrid, Nueva Biblioteca Filosófica, 1929, p. 42.
7. Les profils d'Érasme et de Thomas More font également partie de cette série sur les penseurs de l'éducation.
8. Riber Lorenzo, *Juan Luis Vives. Obras completas* [Œuvres complètes de Juan Vives], vol. I, Estudio preliminar, « Juan Luis Vives, valenciano », p. 84.
9. *Opera Omnia* (Edition de Mayans), tome IV, livre 1, p. 450.
10. *Opera Omnia*, tome III, p. 25.
11. *Opera Omnia*, tome III, p. 184.
12. Pérez García, P.(voir note 1), p. 34 et 35.
13. *Opera Omnia*, tome V, p. 166.
14. *Obras Completas* (Edition Lorenzo Riber), vol. II, p. 23.
15. *Obras Completas*, vol. II, p. 27.
16. *Opera Omnia*, tome V, p. 185.
17. *Opera Omnia*, tome V, livre. 4, p.403.
18. *Opera Omnia*, tome V, livre 1, p. 406.
19. *Opera Omnia*, tome VI, p. 272.
20. *Opera Omnia*, tome VI, p. 273-4.
21. *Opera Omnia*, tome VI, 276.
22. *Opera Omnia*, tome VI, p. 416-37.
23. *Opera Omnia*, tome VI, p. 278.

24. *Opera Omnia*, tome VI, p. 273.
25. *Opera Omnia*, tome III, livre 1, p. 300.
26. *Opera Omnia*, vol. VI, livre 3, p. 299.
27. *Opera Omnia*, vol. VI, livre 3, p. 301.
28. *Opera Omnia*, tome I, Epist. 2, p. 273.
29. *Opera Omnia*, tome I, p. 287.
29. *Opera Omnia*, tome VI, livre 5, p. 410.
30. Pedro Saínz Rodríguez, « Luis Vives y el Renacimiento en España » [Luis Vives et la Renaissance espagnole], *VI Congreso Internacional de Estudios Clásicos : Homenaje a Luis Vives*, p. 25.
31. Ortega y Gasset, « Vives-Goethe », Madrid, dans : *Revista de Occidente*, 1961 (p.51-52).
32. Conseil de l'Europe, *Tendances de l'enseignement européen. Tableau général*, Strasbourg, 1989.

Œuvres consacrées à Luis Vives

- Carreras Artau, T. *Luis Vives, philosophe de l'humanisme*. Louvain, 1962.
- Cruselles Gomez, J.M. et al. *Joan Lluis Vives, un valenciano universal*, [Luis Vives, un intellectuel de Valence], Ajuntament de Valencia, 1993.
- Esteban Mateo, L. *Luis Vives intelectual y el intelectual en Vives*. [Vives en tant qu'intellectuel et l'intellectuel en Vives], Université de Valence, 1992.
- Esteban L.; López Martín, R. *La escuela de primeras letras según Juan Luis Vives : estudio, iconografía y textos* [L'école primaire selon Luis Vives : textes et iconographie,] Université de Valence, 1993.
- Fernández Santamaría, J.A. *Juan Luis Vives. Escepticismo y prudencia en el Renacimiento* [Le scepticisme et la prudence de Juan Luis Vives à la Renaissance], Université de Salamanque, 1990.
- Gómez-Hortigüela Amillo, A. *Luis Vives, valenciano o el compromiso del filósofo* [Luis Vives : le Valencien ou le compromis du philosophe], Valence, Generalitat Valenciana, 1991.
- González González, E. *Joan Lluis Vives, de la escolástica al humanismo* [Juan Luis Vives, de l'école à l'humanisme], Valence, Generalitat de Valencia, 1987.
- Guy, A. *Vives ou l'humanisme engagé*, Paris, Seghers, 1972.
- Lange, A. *Luis Vives*, Madrid, 1894.
- Matheussen et al. *Juan Luis Vives, Early writings* [Les premiers écrits de Juan Luis Vives], Leyde, E.J. Brill, vol. I 1987, vol. II, 1991.
- Monsegú, B. *Filosofía del Humanismo de Juan Luis Vives* [La philosophie humaniste de Luis Vives], Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1961.
- Noreña, C. *Juan Luis Vives. Filosofía*, Madrid, Paulinas, 1978.
- Noreña, C. *Juan Luis Vives y las emociones* [Juan Luis Vives et les émotions], Valence, Ajuntament de Valencia, 1992.
- Ortega y Gasset, « L. Vives-Goethe », Madrid, dans : *Revista de Occidente*, 1961.
- Sanz, V. *Vigencia actual de Vives* [Importance de Vives à notre époque], Montevideo, 1967.
- Joannis Ludovici Vivis. *Opera Omnia, vol. I* (étude d'introduction à Luis Vives, par divers auteurs), Valence, Generalitat Valenciana y Universitat de Valencia, 1992.
- Urmeneta, F. *La doctrina psicológica y pedagógica de Luis Vives* [Doctrine psychologique de Vives], Barcelone : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1949.
- Watson, F. *Vives: On Education* [Vives : de l'éducation], Cambridge, 1913.
- Watson, F. *Juan Luis Vives. A scholar of the Renaissance* [Vives, un érudit de la Renaissance], Londres, 1920.
- Xirau, J. *El pensamiento vivo de Juan Luis Vives* [La pensée vivante de Juan Luis Vives], Buenos Aires, 1945.

Actes de congrès

- Homenaje a Luis Vives* [Hommage à Juan Luis Vives], VI Congreso Internacional de Estudios Clásicos, Madrid, 1974. Madrid. 1977.
- Juan Luis Vives*, Hambourg, Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel, 1980, Ed. Buck Hausdewell, 1981.
- Érasme in Hispania, Vives in Belgio* [Érasme en Espagne, Vives en Belgique], Acta colloquii Brugensis, Lovanii, ed. J. Ijsewijn, 1986.

Editions des œuvres complètes de Luis Vives

Editions latines

- Joannis Ludovici Vivis Valentini, *Opera Omnia (1782-1790)*, A. Gregorio Majansio, Tomus I-VIII, Valentinae Edetanorum, in officina Benedicti Monfort.
- Joannis Ludovici Vivis Valentini, *Opera Omnia (en cours de publication)*, vol. I (1992): Etude d'introduction,

par divers auteurs; vol. II (1992) et vol. III (1993), *Comentarii ad divi Aurelii Agustini de Civitate Dei*.

Traduction en espagnol

Juan Luis Vives. *Obras completas*, traduction de Lorenzo Riber, Madrid, Aguilar (1947-48), 2 tomes, réédition du Consell Valencia de Cultura, Valence, 1992.